

premiers travaux lucratifs de sa jeunesse consistèrent en figurines à l'usage des pâtisseries et des confiseurs. Cette circonstance n'est pas sans intérêt, tant s'en faut, car elle constate le point de départ d'une existence honorable. Chinard était fier d'être parti de si bas, et il avait raison : les sots rougissent seuls des épreuves qui sanctifient en quelque sorte le talent.

Chaque jour on va disant que le mérite n'a besoin d'aucun aide pour percer, et jamais assertion vaine et creuse ne fut plus constamment démentie par l'expérience de tous les temps. L'infortuné qui ne se présentera dans le monde qu'avec la conscience timide et irrésolue des hommes de prix, sera consumé par le feu renfermé dans son sein, tandis que des hasards heureux, un honteux savoir-faire, procureront à des médiocrités ineptes l'appui dont trop souvent le génie a manqué. C'est ainsi que Chinard eut été forcé d'accepter, peut-être pour toujours, les étroites limites où se tenait son maître, si la fortune ne lui eût envoyé un protecteur. Ce protecteur, au reste, ne paraît avoir été ni bien éclairé, ni bien généreux ; mais il était riche. En commandant au jeune artiste quelques faibles travaux, en le servant de son influence, il lui facilita les moyens de se faire apprécier chaque jour davantage, et certes, jamais or, jamais crédit ne furent mieux employés.

Enfin Chinard put entreprendre le voyage de Rome, objet de ses vœux les plus ardents, rêve chéri de ses nuits les plus heureuses. A cette époque, où moins d'indépendance existait dans nos idées sur les arts, où l'antiquité faisait l'objet d'un culte intolérant, et par conséquent mal dirigé, le pèlerinage de Rome avait pour les artistes autant d'importance que celui de la Mecque pour les vrais enfants du prophète. C'était là que dormaient les reliques saintes, c'était la terre sacrée qu'il fallait avoir foulée une fois en sa vie. Êtes-vous allé à Rome, vous demandait-on ? Non, répondiez-vous. Dès lors, une sorte de pitié dédaigneuse perçait dans le langage de qui-